

## Lettre de Momméja à Anatole France

Voilà les extraits d'une longue lettre de Momméja à Anatole France.

Il y aurait beaucoup à dire, à étudier, à chercher.

L'exquise petite Vénus<sup>1</sup> du Mas, sous la forme d'une copie a toujours été posée sous ses yeux dans son bureau.

Par exemple il évoque ce géant de l'archéologie qu'est Descheletti.

Je ne trouve rien sur son compte.

A la fin, Momméja fait référence à ses "cahiers noirs" avec grande modestie, un millier de pages qui témoignent d'un univers totalement inconnu. J-P Damaggio

Caussade 31 juillet 1918

Cher et illustre maître

Les mots **Musée d'Agen** imprimés en tête de ce papier, dont je n'ai plus le droit d'user, me rappelleront, j'ose l'espérer, à votre indulgent souvenir ; mais si vous reveniez dans la cité de Jasmin je n'aurai pas le grand honneur de vous guider jusqu'à l'exquise petite **Vénus du Mas**, à travers les salles où, pendant près de vingt ans, j'ai pu disposer de fort beaux objets dont la vue ne vous laissa pas indifférent ; il y a déjà sept ans de cela !... Malade, surmené, j'ai dû renoncer à une tâche qui, pour chère qu'elle me fut, était désormais au-dessus de mes forces, et me réfugier, en attendant que la paix ait regroupé ma famille dispersée dans ma vieille paysannerie natale, au milieu des champs labourés par mes aïeux. A la campagne, les redoutables problèmes de la vie chère se résolvent assez aisément pour quiconque est infiniment simple et rustique dans ses goûts. C'est mon cas, et j'y serais parfaitement heureux - autant qu'on puisse l'être en ces temps affreux loin de ses enfants - si j'avais, avec mes instruments ordinaires de travail, dossiers et collections, quelques livres de ma bibliothèque. Or, ma fille qui sait avec quelle impatience je supporte cette privation, cette restriction non prévue par le ministre du ravitaillement, eut un jour l'aimable pensée de m'apporter **L'Etui de Nacre** : trésor inestimable tombé providentiellement - ceux qui nous aiment sont vraiment la providence pour nous sans que le Bon Dieu s'en soit mêlé - dans mon dénuement comme la manne dans la coupe des Hébreux affamés ; et sa lecture m'a rappelé des hommes que

---

<sup>1</sup> La Vénus du Mas est la perle de la collection du musée d'Agen, un marbre superbe, très belle sculpture signée ATTO.

D'après Salomon Reinach (Directeur du Musée des Antiquités nationales, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, codirecteur de la Revue archéologique), elle serait le plus bel échantillon de la statuaire grecque, découvert dans le sol des Gaules.

Nul doute qu'elle ne soit sortie de la main d'une artiste grec. son style est celui de l'école de Praxitèle.

vous avez connus, des propos que vous ignorez et que j'ai eu grand plaisir à transcrire, me berçant de l'espoir que ces souvenirs d'admirateurs et d'amis qui ne sont plus, vous intéresseraient un instant.

Trois ou quatre lustres avaient insensiblement tamisé leur inévitable poussière sur l'impression exquise que m'avait laissé une première lecture de *L'Etui de Nacre* ; il eut fallu souffler de temps en temps sur cette empreinte pour lui conserver sa netteté ; mais un archéologue parfois fourbu, ne songe pas à tout... Je ne me plaindrai d'ailleurs pas de cette négligence, puisqu'elle m'a permis d'éprouver une seconde fois, cette adorable sensation de première lecture, à laquelle rien n'est comparable : la révélation renouvelée de ce que l'art peut créer de plus adorablement parfait, quand, pour évoquer du fond des siècles morts les créatures humaines qui s'y épanouirent un instant, il allie à la caressante magie de son style, ce sens intime des civilisations éteintes, que nul poète, nul écrivain n'a possédé à un degré aussi éminent. Il s'est trouvé des critiques qui firent mine comme on dit chez moi, de contester cela ; je ne l'ignore pas, mais je les juge avec une certaine indulgence, parce qu'ils parlaient de choses qu'ils ignoraient profondément, parce que leur science des choses du passé était courte, toute en surface ; parce qu'étant des profanes ils ne pouvaient pas comprendre la portée véritable des discussions auxquelles se livrent entre eux les initiés ; parce qu'enfin ils n'étaient ni archéologues, ni érudits... car seul un archéologue ou un érudit de carrière peut comprendre ces choses là ; et vous, du moins, honoré maître, vous ne me démentirez pas.

Venant uniquement de ma seule et si humble autorité, cette assertion risquerait de paraître bien tranchante, mais elle est bien loin de m'être personnelle, et la haute valeur scientifique de celui qui l'émit un jour devant loi, ne sera contestée par personne, depuis surtout que, laissant tomber la plume de l'archéologue, pour ceindre l'épée de capitaine - tel jadis Malo Corret de la Tour d'Auvergne qui fut lui aussi un des nôtres - il est allé tomber glorieusement sur le petit lambeau de la France dont il venait de chasser l'ennemi.

C'est de ce pauvre et cher Joseph Descheletti que je parle. Il y a quelques années, j'avais eu le grand plaisir de le recevoir à Agen, où il était venu me demander des matériaux pour ce beau livre qu'il préparait alors sur la Poterie sigillée de la Gaule romaine. J'avais été assez heureux pour pouvoir lui montrer un grand nombre de tessons importants de ces vases exquis qu'on dirait plutôt ciselés dans le corail que pétris dans l'argile, grâce auxquels certains de nos figlines arvernes et rutènes purent concurrencer jusqu'à Pompéï les cérames pleastes arétines les plus renommées. C'était n'en doutez pas, tournée et ornée à Banassac ou à Lézaux que Lassia buvait le talerne du procureur de Judée, tandis que sa pensée souriait à l'image invisible pour les autres de la Juive lascive qu'une nef miraculeuse devait débarquer un jour, parmi les flamants

roses, à ce port des Saintes-Maries dont Paul Arène nous parlait avec tant de feu.

Descheletti, ravi, étudiait un à un ces petits bas-reliefs de corail, en comparait les motifs avec ceux qui étaient déjà classés dans son album, prenait d'abondantes notes, souvent des croquis très soignés, parfois même des moulages. Dans les entr'actes nous causions beaucoup et à un certain moment la conversation s'égara dans le vaste domaine de la littérature, sans dévier pourtant de nos thèmes coutumiers. La couleur locale avait fourni la transition et nous avions gaiement constaté combien souvent, sa recherche à tout prix avait étalé au grand jour de pédantesques ignorances.

Notre critique avait dédaigné bien entendu, les *Arcadie*, les *Gaule poétique*, et les *Nunca Pompilices* ; elle avait été indulgente à ceux qui ne firent jamais de vains étalages d'érudition, aux Lamartine comme aux Musset ; pourtant elle sourit mais sans l'ombre de malice, au souvenir de l'antique crépis qui deshonorait déjà sous Louis XIII la façade du *Château de la Misère*.

[la lettre passe en revue les auteurs qui firent un mauvais usage de l'archéologie puis arrive à Anatole France.]

Voyez surtout les livres d'Anatole France ! L'auteur du *Lys rouge* est le plus parfait exemple que je connaisse de l'auteur qui parle congrûment du passé parce que ce passé lui fut de tout temps familier et qu'il l'aimait pour lui-même avant de l'aimer pour le parti littéraire qu'il en devait tirer. Ceux qui connaissent le plus intimement la matière archéologique ne trouvent rien à reprendre, non vraiment, même en regardant à la loupe, rien à reprendre dans ses écrits... pas l'ombre de ces gaucheries, de ces ignorances, vénielles sans doute mais qui démasquent les profanes comme... tenez les deux pierres que l'auteur d'Atala appuie à la table d'un dolmen, au lieu d'écrire qu'elles supportent cette table... Il semble être des nôtres... que dis-je ! il en est tout à fait, et bien plus que tel ou tel de nos savants collègues... qui se panade et se rue dans nos congrès...

- C'est que, interrompis-je, ces savants là, puisqu'ainsi on les nomme ont, chacun une toute petite spécialité... généalogique le plus souvent hors de laquelle ils ignorent tout. Ils sont un peu comme ce professeur du [?] qui connaissait à merveille les pierres tombées du ciel dont sa vitrine était comble mais dont le regard ne s'était jamais égaré dans les vitrines voisines. Beaucoup de ces messieurs me font, à vrai dire l'effet d'être hermétiquement emprisonnés dans leurs vitrines d'où un dieu même ne pourrait les faire sortir...

- Oui, répondit Descheletti, c'est bien cela. J'en connais comme vous de ces invitrinés volontaires. Mais Anatole France n'a-t-il pas un mot gracieux, je ne sais plus où, pour l'amateur véritable qui se désole de ne

pouvoir pas enfermer l'univers dans sa vitrine ? Il est lui-même de ces amateurs là, si l'on en juge d'après ce qu'il a conté de sa propre vitrine, où se coudaient de petits soldats de plomb du XVIIIe siècle, des Saxons, des Sèvres, des Tanagra, des coffrets d'émail, des bronzes de la renaissance et même des ivoires du Japon...

Descheletti était un homme à vitrines : il lui en fallait pour les produits de ses fouilles [...] Mais il avait aussi sa riche collection d'œuvres d'art moderne sans compter sa merveilleuse bibliothèque ; moi je n'avais qu'une seule vitrine mais une vitrine [mot incompréhensible] où j'entassais des haches de pierre, des percuteurs préhistoriques, des rogatons gallo-romains, des boucles mérovingiennes, des assiettes au balou (?), des brimborions de la République et de l'Empire, même, sous prétexte d'ethnographie et d'art populaire, des grossières choses ouvrées par nos paysans quercynois.. Nous pouvions donc nous comprendre et nous nous comprimes à merveille.

Il continua :

- Tenez je viens de lire le **Jardin d'Epicure** dans le train en venant ici ; il y a là des pages superbes sur les [...] et sur la propagation de l'alphabet phénicien où François Lenormand lui-même n'eût rien trouvé à reprendre.. Et pourtant c'était sa chose à lui, la propagation de l'alphabet phénicien. Vous avez bien lu tout au moins son article sur le sujet dans le **Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines** de [...] ?

Je ne m'étais jamais avisé de lire des choses si arides, si en dehors de mes préoccupations ordinaires ; je le confessai sans la moindre honte et Descheletti reprit :

- Du moins vous n'ignorez pas grand-chose de cet admirable pays laonnais dont notre collègue Edouard Fleury a si consciencieusement décrit et dessiné les antiquités et vous pouvez juger jusqu'à quel point l'auteur de **Pierre Nozières** mérite le qualificatif de "vieux Parisien archéologue" qu'il applique à son héros. Ce ne sont ni les Goncourt, ni les Daudet, ni les Flaubert qui eussent remarqué comme lui un chapiteau roman où est sculpté un oiseau becquetant une grappe de raisin, unique reste d'une église détruite, ni surtout, la petite montagne que Gargantua laissa tomber de sa botte à Saint-Thomas, ainsi que le "Camp de César" [...]

- Oui, il est tout à fait des nôtres, répétai-je à mon tour sans réfléchir à tout ce que contenait d'orgueil ingénu mon affirmation.

Ainsi nous faisons de la critique littéraire à notre manière, et feu Brunetière n'eut pu en bonne logique que nous approuver parce que cette critique s'appuyait sur des principes solides ; bien autrement solides, oserai-je dire que ceux dont il s'était fait l'esclave intolérant et tyrannique. Mais peut-être nous eut-il renvoyés brutalement à nos

marottes archéologiques et préhistoriques, en nous interdisant l'entrée du domaine littéraire... Dame ! l'archéologie classique sent parfois le fagot ; ne sont-ce pas des antiquaires athées qui ont fait sortir la Renaissance des grottes et des catacombes où ils cherchaient des inscriptions antiques en échangeant des réflexions hardies à l'abri de toute oreille indiscreète ? Et les préhistoriens ? Mais il s'est toujours trouvé des théologiens habiles, assez pour prouver la conformité de leurs découvertes les plus subversives avec les récits du Pentateuque.

Revenons aux propos que nous échangeons en toute liberté d'esprit dans l'existante ambiance d'une salle de musée. Je vous assure que ce n'était pas banal. L'adorable Vénus du Mas présidait à notre entretien, et Descheletti, pour ne pas perdre de temps estampait avec du papier spécial, tout en causant, ce qui reste d'un grand moule pour **Catia**, sobrement décoré de guirlandes encadrant des danseuses à peine voilées, sœurs, malgré leur petite taille des célèbres danseuses de Pompéï et sans doute copiées d'un même modèle alexandrin. C'est une des œuvres courantes du céramoplaste arverne Cinnalus acquise par un potier nitiobrige, dont nous ignorons les [...] mais dont nous connaissons l'officine qui git à un mètre de profondeur sous la Place départementale d'Agen. Vous avez dû passer par là en allant à la préfecture voir les somptueuses épaves de la galerie des Ducs d'Aiguillon, avec les Cigaliers et les Félibres auxquels vous vous étiez joint pour honorer dans leurs villes natales, Théophile Gautier, Jasmin et Dominique Ingres. Et ceci vient à point pour me ramener à ***l'Etui de Nacre*** et vous dire combien sa lecture a ravivé en moi les heureux souvenirs de ces belles fêtes car les plus marquants de nos compagnons d'alors y ont leurs noms à tout jamais sauvés de l'oubli par vos dédicaces; Paul Arène, Albert Tournier, Charles Maurras, d'autres encore et surtout Jean-François Bladé "le scribe pieux" qui recueillit les contes populaires de la Gascogne, comme vous-mêmes l'avez qualifié en tête de ***La Messe des Ombres***.

Celui-là certes avait été bienheureux des bienveillantes pages de votre ***Vie Littéraire*** consacrées aux ***Contes populaires de la Gascogne***, surtout parce qu'elles le revanchaient royalement du crève-cœur qu'il avait eu de voir un ami de ***Sylvestre Bonnard***, qui sans doute ignorait son nom, prononcer élogieusement celui de Tamizey de Larroque, car, on ne sait trop pourquoi il avait voué aux doux érudits du ***Pavillon Peiresc*** au bon grand Saint Christophe de l'érudition provinciale une des ces haines atroces et sans merci comme en nourrissait jadis les Scaligner de si docte mais de si atrabilaire mémoire. Pour sa brièveté, la dédicace lui avait été infiniment plus agréable. La présentation aux lecteurs du ***Temps***, de ses récoltes traditionnalistes, lui paraissait surtout une œuvre de bibliographie critique à l'usage des initiés tandis que la dédicace était une véritable consécration, la preuve éclatante que lui le travailleur

provincial avait pris rang dans la glorieuse phalange des littérateurs dont le grand public sait les noms. Ce qui lui était encore allé au cœur c'était d'avoir retrouvé, dans la **Rôtisserie de la Reine Pédauque**, les noms de Marguerite Saint-Avit et de Catherine Sustrac les humbles rhapsodes féminins qui lui avaient appris quelques unes de ses plus belles histoires et c'est aussi d'avoir relu en tête du second des merveilleux récits que vous recueillîtes des lèvres du père Addone Doui sur la margelle du Puits de Sainte-claire l'épithète de Donnia Italia, la jeune affranchie athée qui mourut en sa vingtième année au temps heureux de Flavius à Lectoure qui était alors une sorte de Lourdes taurobolique.

Quand il parlait de cette fleur de son **Epigraphie antique de la Gascogne** notre ami ne manquait pas l'occasion de scandaliser les philistins qui l'écoutaient bouche bée, en insistant sur son sens si élégamment épicurien, en poussant de fort audacieuses pointes très au-delà de l'horizon épigraphique et en terminant ses discours subversif par une affirmation aussi catégorique qu'imprévue de sa respectueuse, de son aveugle, soumission aux dogmes de l'Eglise. Car il éprouvait souvent le besoin, surtout lorsqu'il venait d'émettre quelques... mettons paradoxes sentant le fagot à plein nez, de se réclamer de la foi du charbonnier, parce que disait-il, sans qu'on l'en priât, le charbonnier doit se connaître en fagots. Notre cher Bladé, par certains traits intellectuels, ressemblait fort, parfois, à l'abbé Jérôme Coignard ; ne vous en êtes-vous jamais aperçu ?

Mais où ne me laisserai-je pas entraîner par ces souvenirs si, pour me ramener au but, ne revenait à point celui de l'une de nos dernières rencontres avec l'incomparable conteur. C'était peu de mois avant son départ pour Paris où il devait être si tôt emporté par cette odieuse Camarde, dont il parlait avec une crainte si haineuse parfois. Il fit mention de **L'Etui de Nacre** et de **la Messe des Ombres** surtout parce que les émouvants problèmes de l'au-delà l'attiraient fort en ce temps, comme si quelque pressentiment obscur se fut ancré dans sa pensée. Il me raconta quelques historiettes macabres dont il se proposait de publier un petit recueil ce qui me remémora des événements singuliers dont moi-même j'avais été témoin dans mon enfance.

Mon récit terminé, Bladé me dit : - Ecrivez donc cela comme vous venez de le raconter... Anatole France le verrait avec plaisir ; c'est un thème qui lui agréait puisqu'il s'est complu à l'exploiter plusieurs fois. Si vous n'osez pas le lui envoyer, je le ferai moi-même...

Je me gardai bien de suivre un conseil que je n'avais guère pris au sérieux car il n'était pas toujours facile de prendre au sérieux les paroles de Bladé. Mais l'autre hiver l'histoire de mon ancienne voisine **La Couto**, s'imposa obstinément à ma pensée que je pus m'empêcher de l'insérer dans une sorte de journal commencé en août 1914 avec l'ambition de laisser après moi un de ces livres de mains ou de raison comme en griffonnèrent jadis les Du Pouget, De Cahors, les Daurée d'Agen et tant

d'autres dont M Hauzev n'a pas dédaigné de faire état dans ses **Sources de l'Histoire de France au XVIe siècle.**; Vous voyez où je veux en venir après de si longs détours ; ayant relu **la Messe des Ombres** je me suis à la fois souvenu de ce frustré récit et de l'amicale injonction de notre cher Bladé ; je l'ai enfin prise au sérieux et j'ai extrait de mon journal la très fidèle relation d'événements qui firent une profonde impression sur le garçonnet maladif que j'étais alors. Je vous l'envoie surtout parce qu'elle me fournit l'occasion désirée de vous exprimer la profonde et j'ose dire l'affectueuse admiration - qui pourrait-il vous lire sans vous aimer ?- de l'un de vos plus humbles serviteurs Jules Momméja